

Fictions : une nouvelle de Sylvie Massicotte

Le navet

Sylvie Massicotte

Volume 10, numéro 3, avril-mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34137ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. (1991). Fictions : une nouvelle de Sylvie Massicotte : le navet. *Ciné-Bulles*, 10(3), 26–28.

Le navet

par Sylvie Massicotte

« On ne change pas de place,
on change de nature. »
(Gaston Bachelard)

On plonge dans la pénombre sans dire bonjour. On choisit un fauteuil comme dans une salle d'attente enveloppée de *musak*. Seulement, ça ne gargouille pas dans mon ventre comme chez le dentiste.

Depuis une semaine, je dis *on*, pour tromper la solitude peut-être. J'ai regardé les affiches et j'ai murmuré : « Pourquoi on n'entre pas ? » Oui, j'ai vraiment murmuré, cela a fait de la buée... pour moi-même.

À la guichetière on a dit le minimum parce qu'on n'avait pas envie de s'attarder. Cela arrangeait ceux qui faisaient la queue, derrière. On a su résister au parfum du maïs éclaté parce que ça fait trop de bruit et qu'on ne supporte pas. En s'approchant lentement de la salle on a demandé :

— Est-ce qu'on peut entrer ?

Le garçon a répondu par une question mais on était occupée à regarder un bouton blanc, bien mûr, sur son menton encore imberbe. On n'a pas dit ce qu'on était venue voir, alors il s'est approché pour examiner le billet, puis il a fait signe d'attendre.

On a guetté les grandes portes derrière lesquelles résonnait une musique émouvante. On a attendu d'apercevoir un premier visage, chiffonné, agressé à la fois par la foule et les néons. On s'est souvenue de l'enfance, de s'être levée pour faire pipi au milieu d'une soirée où les invités parlaient fort dans trop de lumière. Avoir grimacé devant cette réalité criarde qui niait brutalement le monde du rêve.

On a regardé défiler les gens qui sortaient et on s'est demandé pourquoi on voulait entrer. Mais dès que le portier a cessé de tripoter son bouton et qu'il a fait signe d'avancer, on est partie la première. On a hésité à mettre le billet dans une poche du manteau. On l'a finalement gardé dans la main pour pouvoir l'enrouler autour d'un doigt. On a dit pardon. Mais on ne dit pas bonjour quand on entre dans la pénombre.

On se demande pourquoi cet homme déjà assis dans la salle. On a dit pardon pour passer devant lui, dans la rangée étroite, mais on n'ose pas s'installer dans le fauteuil voisin. On laisse l'espace d'une frontière.

L'homme lit un journal et avec la *musak*, oui, l'impression d'une salle d'attente. Mais ça ne gargouille pas dans son ventre. Il n'y a que le froissement du journal et celui du billet entre mes doigts. Une certaine gêne.

— On dirait qu'il n'y aura pas grand monde, dit-il en tournant une page de son journal.

— On dirait que non.

L'homme s'est adressé à moi sans me regarder mais il semble à l'aise, parle d'une façon dégagée comme à une femme qu'on ne voit plus au milieu de son salon feutré. Sans se détacher du journal, il demande :

— Et vous ?

Cette fois, il scrute mon regard dans la demi-obscurité.

— Je... dirais que non.

Devant nous s'installent une jeune fille et son copain aux cheveux ébouriffés. L'homme jette un oeil au-dessus du journal et ne tarde pas à réagir à cet obstacle dans son champ de vision. Calmement, il plie le journal, ramasse son manteau et quelques objets qu'il avait dispersés autour de lui. Il se soulève avec la force de ses bras pour ensuite se laisser tomber dans le fauteuil voisin, voisin du mien. Plus de frontière.

— Pardonnez-moi, dit-il. Je préfère les chauves !

Il m'aurait dit « Je préfère les blondes » et j'aurais été rassurée. On regarde l'accoudoir qu'il faudra partager.

— Je vous en prie, fit-il d'un geste galant.

Rétrécie au fond de mon fauteuil, je ne bronche pas.

— La mouche dans une encoignure, dit-il en reprenant son journal.

— Peut-être..., dis-je en rougissant dans l'ombre.

Le rire de la fille de devant, plongée dans une bande dessinée. Son copain sourit à peine, distrait au-



Écran, œuvre originale de
Véronique Vézina, 1990

dessus d'une image qui devrait l'amuser. Elle referme le livre. Mon voisin, son journal. Les rideaux s'ouvrent.

J'essaie de détendre les muscles de mes épaules, d'occuper ma place. La mouche déplie ses ailes. L'homme pose son regard sur moi. Je me dis que le résultat commence à se voir, que je commence à remplir le fauteuil à force de respirer. Sur l'écran : **La Mouche dans une encoignure, BIENTÔT À L'AFFICHE.**

La proximité de cet homme, alors qu'il y a tant de sièges vacants, me donne l'impression que je l'accompagne. Je me rends compte, tout à coup, qu'il

reprise des chaussettes dans le noir. Je le regarde. Il quitte à peine l'écran des yeux, on dirait ma mère devant ses téléromans. L'aiguille glisse de façon naturelle. Un spectacle réconfortant. Mais je suis venue voir un film.

L'héroïne se saoule dans un café presque vide, se dissimulant derrière la fumée de sa cigarette pour déclamer des balivernes sur la solitude. À son insu, un drôle d'homme l'écoute en buvant son whisky, la tête dans les épaules. Pas trop sûr de lui, il dit qu'il s'offre pour la nuit, question d'unir leurs solitudes... La femme plisse les yeux, écarte la fumée, cherche à repérer d'où vient la voix chevrotante. En apercevant l'homme, elle s'esclaffe.

Fictions : une nouvelle de Sylvie Massicotte

— Voyez-vous ça ! Draguée par un infirme !... Il manquait plus que ça !

Elle avale d'un trait le reste de son verre et poursuit.

— Bof, après tout, on s'en fout ! Ma mère avait un cul de bison et mon père jouait avec elle !...

Elle se lève en titubant.

À côté de moi, l'homme qui me dévisage. Je lui souris. Une main chaude vient serrer la mienne très fort, puis elle retourne au travail de reprisage.

Le visage convulsionné du handicapé en plein orgasme au-dessus de la protagoniste ivre morte. Je suis dégoûtée. Mon voisin a cessé de repriser. Il range ses chaussettes dans un sac qu'il froisse longuement. Devant nous, au milieu des cheveux en désordre du jeune spectateur, apparaît tout à coup un visage qui émet un « Chut ! » exaspéré. Mon voisin lui dit « pardon » et ajoute, en chuchotant, « ... je l'ai fait exprès ! »

On se regarde. Il a un sourire espiègle et des joues de gamin que je voudrais caresser. J'ai envie de le voir à la lumière.

— On est venu voir un navet, dit-il.

Ma voix répète comme dans un cours de langue : « On est venue voir un navet... »

Je boutonne mon manteau et me lève, décidée.

— Allez-y, je vous rejoins, dit-il.

Je perds de l'assurance en marchant dans l'obscurité. Je pousse les battants et me retrouve en pleine lumière artificielle, comme dans un petit matin fabriqué où il faut reconstituer les rêves de la nuit.

Immobile entre le boutonneux, près de la porte, et la vendeuse de maïs accoudée à son comptoir désert, je fixe le vide. Je serais passée à travers l'écran que le choc n'aurait pas été plus violent.

— Vous ne vous sentez pas bien, madame ? demande le portier en s'approchant de moi.

De fait, j'ai un peu mal au coeur à la vue de son bouton qu'il a dû faire éclater après le début de la séance.

— Oh... ça saigne, dis-je.

Il m'indique les toilettes. Je ne comprends pas. Je guette les portes de la salle de projection d'où mon voisin ne sort toujours pas. J'ai l'impression que c'est peut-être moi le navet dont il parlait. Il m'a fait sortir pour rien et, à l'intérieur, il se moque bien de moi. Il vient sans doute repriser ici tous les jours, se spécialise dans ce genre d'attrape. J'ai chaud. Je fais un pas. Je me dis « allez, on s'en va d'ici ! On vaut plus que ça ! »

On avance. On a oublié ce qui existe dehors. C'est fait pour ça, le cinéma ? Puis on se retourne, plan général, la fille au comptoir, le maïs éclaté et le boutonneux au menton ensanglanté. Ma voix parvient jusqu'à eux.

— Vous savez, l'homme qui était là avant tout le monde... ?

— L'homme...

Les battants s'écartent doucement. Le portier accourt pour ouvrir plus grand. Mon voisin apparaît, agrippé à une *marchette* d'aluminium, les hanches proéminentes et les jambes torsées. Sur son front, un pli d'inquiétude se dissipe quand ses yeux clairs me trouvent. La même douceur, sur son visage.

— Vous m'avez attendu, dit-il. ■

Entre 1987 et 1989, Sylvie Massicotte a collaboré à des spectacles improvisés en public réunissant cinéma, musique, danse et écriture. Un court métrage a été réalisé à partir des textes créés dans ce cadre (*la Lettre d'amour*, Pierre Hébert, 1988) et six autres sont parus dans la revue *Moebius* (numéro 41). Par ailleurs elle écrit des paroles de chanson et des nouvelles. Elle a publié chez XYZ éditeur dans *Complément d'objets* et été finaliste au concours de nouvelles XYZ en 1990. Elle poursuit actuellement une maîtrise en Études littéraires (création) à l'UQAM et prépare un roman.

Solutions des mots croisés :

	N	I	L	N	I	L		F	R	10
L	E	G		A	N	A		F	I	9
E		I		A	N	A	O	M		8
	E	G	A	M	I	N		E		7
O	N		N		L	A	L	T		6
	O	D	A	R	E	L	V	S	I	5
		R	I	O	P	E	S	E		4
	D	E	M		S		E	U	N	3
N	A	R		N	O	C	R	A	G	2
M	P		A	C	I	R	E	M	A	1
										10
										9
										8
										7
										6
										5
										4
										3
										2
										1